

LE
Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS
(du 1^{er} de chaque mois)

Armand COLIN & C^{ie}, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS
(Parait chaque Samedi)



Scène d'intérieur.

D'après le tableau de Boussu (Musée du Louvre).

LE MYSTÈRE DE COURVAILLAN¹

M^{me} Gérard s'emparaît du malencontreux outillage.

— Un corrosif qui mord, qui ronge les couleurs!

— Quelle déplorable chimie! dit Yvonne; ah! j'allais faire du propre; anéantir deux mois du travail de papa!

Elle versait des pleurs en pensant au désastre qu'elle eût pu consommer sans retour.

Devant les visiteuses, l'aïeule voulut pallier.

— Un tant soit peu étourdie, notre Yvonne, mais si excellente fille, en revanche!

— Qui donc les gêne? fit le papa, elle et surtout le bambin...? Allons, bon! c'est à lui, maintenant!

Voyant les larmes de sa sœur, Yvon fondait en eau; son bon petit cœur s'emplissait de remords.

Et M^{me} Gérard, avec son calme inaltérable :

— Ils ont une conscience, ces petits; regardons-les s'éveiller.

Le peintre lui décochait un sourire : tout ce qu'elle faisait était bien fait; tout ce qu'elle disait était bien dit.

Yvon, réellement, commençait à se sentir coupable.

— Deux mois du travail de papa! répétait-il machinalement.

Affligé de tant de chagrin, André Gérard examinait de près les deux tableaux. Il les avait vernis la veille, par bonheur. La couche protectrice interceptait les avanies du fusain.

— Fermons les écluses, mes enfants; le mal, peut-être, n'est pas irréparable.

— O joie! firent les deux cousines à l'unisson.

Elles se rassérénèrent. Des gosiers d'où tout à l'heure étaient sorties leurs clameurs d'angoisse, s'exhalaient des soupirs de soulagement.

La petite et son cadet s'essuyaient les cils. M^{me} de Montmaurin attirait Yvonne sur ses genoux. M^{me} Servignat caressait les cheveux d'Yvon, droits, autour de leur plumet, comme des baguettes de tannour. Elle l'eût volontiers embrassé, mais attendait un instant moins scabreux; car enfin, si son bariolage humecté allait décroître!

— L'ai dit « peut-être », reprénait le peintre; je ne m'engage à rien, j'essaierai.

Il choisissait dans une boîte des estompes de diverses grosseurs, ordonnait à Fabius de lui apporter un chateau de pain, de la mie,

surtout, beaucoup de mie; ensuite, une cuvette avec un peu d'eau savonneuse.

Paula, Claudine se rapprochèrent des portraits. Elles s'enhardissaient à les considérer, à présent. M^{me} Servignat se frappa le front tout à coup, et M^{me} de Montmaurin s'écria :

— Ah! mon Dieu, cette ressemblance!...

— Notre oncle Cyprien! fit M^{me} Servignat vivement.

— N'est-ce pas?

— Oh! tout à fait.

— Toi avec les moustaches...

— Et toi avec les ténues...

— C'est saisissant, positivement saisissant!

Elles n'avaient pourtant entre elles qu'un « air de famille » assez confus. Mais il n'est pas extrêmement rare que deux physionomies offrant une analogie vague en rappellent une troisième dont chacune d'elles possède quelques traits.

L'artiste écoutait en souriant.

— On se ressemblerait à moins, dit la marquise.

M^{me} Servignat expliqua :

— Mon père et celui de ma cousine dirigeaient à Courvaillan, en Vaucluse, une industrie, avec un frère pour associé : l'oncle Cyprien... Cyprien Méhot.

Et elles se mirent à parler avec attendrissement de cet oncle dont une niche de jeune espiègle évoquait ainsi la mémoire, soudain. Qui eût pu croire que cela les ramènerait si loin vers jadis, cette gaminerie des moustaches! Elles revoyaient par la pensée leur oncle Méhot (Cyprien), un brave homme, un peu brusque, un peu original. Le dernier des trois frères. Le dernier et le seul survivant, — en admettant qu'il fût encore de ce monde; mais qui le savait? À quarante ans, il avait amassé une fortune suffisante, étant célibataire, n'ayant à songer qu'à soi. De longue date, il rêvait d'aventures, d'expéditions. Un matin, il y avait dix-sept ou dix-huit ans, Cyprien Méhot était parti.

— Parti de notre petite bourgade, embarqué pour l'Océanie.

— Et des nouvelles? dit M. Gérard.

M^{me} de Montmaurin répondit :

— Les premières années, il écrivait, par intervalles...

— Puis, dit M^{me} Servignat, plus une lettre, plus rien!

— Vous nous demandions s'il n'avait pas péri...

¹ Voir les nos 1 et 2 du Petit Français illustré.

— Naufragé en mer...
 — Dévoré par des requins, des crocodiles...
 — Par des anthropophages, en quelque île inconnue...
 — A moins qu'il ne soit prisonnier d'une peuplade barbare...
 — Ou marié...
 — De telle sorte qu'après s'être créé une famille, il aurait oublié celle d'autrefois...
 La rentrée de Fabius interrompit le chapitre des souvenirs et hypothèses. Il rapportait les

moissonner. Passez en revue l'armée des suppositions : pour peu que vous en omettiez une, presque toujours c'est celle qui se réalisera. Et voilà justement ce qui advenait avec l'oncle Méhot.

Les naufrages l'avaient épargné ; aucun squalo ne s'était octroyé cette privauté inclemente de se repaître de lui au fond de l'onde amère ; il n'était pas captif chez les sauvages ; encore moins sa chair avait-elle enpifféré des cannibales odieux ; il n'avait été la proie ni du



« UNE MONSIEUR IL VIENE POUR VISITER... »

ingrédients requis. Le peintre s'appretait à la réparation des dégâts commis par son rejeton.

Mais, comme Fabius déposait le plateau sur une escabelle, le timbre extérieur carillonna.

Qui était-ce ?

Il fallait voir.

Le temporisateur à trois rangs de boutons s'achemina vers l'antichambre, en traînant ses semelles, d'un port majestueux.

II

DÉCEPTION DE L'ONCLE MÉHOT, QUI, EN QUÊTE DE SES NIÈCES PAULA ET CLAUDINE, TROUVE PARTOUT VISAGE DE BOIS.

Quel champ ingrat que celui des conjectures ! Plus on y sème, moins on a chance de

mariage, ni des sauriens. Pas plus n'échappait-il de se lamenter sur ses destins que de prononcer son oraison funèbre.

La preuve en était qu'à l'heure même à peu près où l'on s'entretenait affectueusement de lui entre les quatre murs d'un atelier de peinture parisien, à trois myriamètres d'Avignon, sur la ligne ferrée, la tête d'un voyageur en chapeau melon, l'épiderme bronzé, la musculature robuste, se penchait à la portière d'un compartiment de 1^{re} classe, comme s'étaient penchées, place du Palais-Royal, aux portières de leur fiacre, M^{re} Servignat, M^{re} de Montmaurin. Et ce voyageur extra-solide, franc de toute espèce d'avarie, superlativement bien portant était l'oncle Cyprien, — vous avez bien lu : Cyprien Méhot en personne.

Il serait excessif de prétendre que le temps

n'eût pas inflé sur son physique, depuis l'époque assez lointaine à laquelle Claudine Servignat et la marquise Paula se le remémorèrent. L'âge avait quelque peu molesté de sa griffe la figure blâée par les embruns; des lacis ténus de rides sillonnaient le front, les tempes; de bruno, la chevelure était devenue grisonnante, et, dans l'ébène des moustaches citées autrefois pour leur impeccable noirceur, les Parkes avaient tissé de nombreux fils d'argent.

Tel quel, pourtant, avec ses yeux perçants sous des sourcils en broussaille, sa peau boucanée, ses épaules trapues, ses noueux biceps moulés par les manches d'une confortable vareuse de voyage, Cyprien Méhot présentait l'agréable spectacle d'un personnage digne de beaucoup plus d'envie que de pitié.

Suns que M^{me} de Montmaurin et Servignat se doutassent que s'abrégeait aussi notablement l'espace le séparant d'elles, il venait d'atterrir en France, — et son premier souci était de revoir cet agreste département de Vaucluse, qu'il y avait bien près de dix-huit ans.

Le train ralentissait sa course; la locomotive sifflait en éclaboussant les rails de jets de vapeur; on accostait à une petite station. M. Méhot en inspectait les abords, fouillait des yeux le quai de la gare comme à la recherche de quelqu'un de connaissance. Mais les êtres, si non les choses, avaient changé; et quand le convoi s'arrêta en faisant crier ses freins, l'oncle Cyprien, descendant de wagon, son pardessus à califourchon sur le bras, ne se leurtait qu'aux silhouettes indifférentes de deux ou trois commis de factage; il débarquait là en inconnu.

De l'autre côté de la barrière de sortie stationnait une tapisserie couverte de sa bâche. Un gars d'une vingtaine d'années, habillé d'une blouse en couil, les joues gonflées comme un ballon sous les mèches de sa tignasse fauve débordant d'une casquette en loutre, guettait l'arrivée des voyageurs. Occupation peu compliquée, pour l'instant; ils étaient un: Cyprien Méhot.

Ayant livré son « ticket » (encore la perdue Angletorre!) à un homme d'équipe, il s'aboucha avec le conducteur.

Vous êtes libre?

— A la disposition de monsieur, si monsieur vient pour visiter le pays, ma spécialité étant d'en faire le service.

— Qu'est-ce que vous appelez le pays?

— Je peux mener monsieur à des lieues à la ronde. Pas plus pour la vitesse que pour le foud. Toton n'est un empoté.

— Toton?

— C'est ce grand poilu qui grouille entre mes brancards.

M. Méhot jetait un coup d'œil sur le cheval :

un bai cerise dont la robe hirsute attestait qu'on l'étrillait à des échéances assez peu rapprochées et qu'avant de le tondre on y regardait à deux fois; il s'ébrouait en remuant les oreilles, comme s'il eût compris qu'il était question de ses vertus.

— Pas un cheval de bois, Toton, je vous prie de le croire! Foi d'Aristide! (mon prénom), il abat sans fatigue ses soixante kilomètres entre le patron-minette et le couvrefeu.

— Oh! fit l'oncle Cyprien, nous ne lui en demandons pas tant. Je vais à Courvaillon, ni plus, ni moins.

— Deux petites lieues, une habiole.

— Alors, houst! chargeons nos colis.

Médiocre partisan des négociations qui s'éternisent, le voyageur tendait son bulletin.

Les prunelles d'Aristide s'arrondirent : de grosses prunelles marron en boules de loto.

— Quels colis, mon bourgeois?

— Mes bagages, parbleu!

— Des bagages pour Courvaillon!

M. Méhot piaffait plus impatiemment que Toton.

— Est-ce donc extraordinaire?

Des bagages pour Courvaillon! Un endroit où il n'y a ni un particulier, ni un aubergiste, pas âme qui vive, pas un lit où coucher!

L'oncle était comme beaucoup d'oncles : il n'aimait pas qu'on se moquât de lui.

Était-il le jouet de quelque loustic rural?

— Que me contez-vous là? proféra-t-il d'un ton sec.

— La vérité, monsieur, la vérité exacte, révérence parler! Monsieur peut s'informer. On lui certifiera que si, en tant que village, Courvaillon est encore debout, en tant que population il n'y a plus de Courvaillon.

Non, le voiturier aux joues bouffies ne plaisantait pas. Cela se discernait au geste et à l'accent. C'était au tour de l'arrivant d'écarter les yeux.

— Quoi! aucun habitant?

— Ni chien, ni chat, ni quiconque : personne!

M. Méhot, sous son hâle, pâlisait.

— Une guerre? Une épidémie? Un incendie? demanda-t-il.

— Ni feu, ni maladie, ni invasion, mon bourgeois.

— Mais les causes, voyons! les causes?

— Une tournée par là-bas vous renseignera mieux que des discours.

— Les gens ne sont pas morts tous en bloc, que diantre!

(A suivre.)

A. J. D.

Le triomphe de la République.



Le 19 novembre dernier a été inauguré sur la place des Nations, à Paris, le *Triomphe de la République*, l'une des plus belles œuvres de la sculpture moderne, due au grand artiste Jules Dalou. Le président de la République assistait à cette cérémonie au milieu d'une foule qu'on a évaluée à plus de 200 000 personnes.

Vieux Souliers (Conte de Noël).

JAMES KIDSTON de Chicago possédait la plus invraisemblable fortune qu'ait jamais eue un spéculateur européen. Il était jeune, intelligent, très instruit, d'un physique agréable, et malgré ces dons extraordinaires de la Providence qui auraient dû faire de lui un homme heureux, il s'ennuyait à périr ne sachant plus à quoi employer ses journées, car il avait depuis longtemps usé et abusé de tous les plaisirs.

Aucun spectacle ne lui était inconnu, il avait essayé de tous les sports et fait les plus merveilleux voyages; rien ne l'intéressait plus et il en arrivait à vingt-cinq ans, à être las, désabusé, sans désirs, sans illusions, envahi de jour en jour par une mélancolie toujours plus profonde qui lui faisait presque souhaiter la mort.

Ayant perdu ses parents de bonne heure, il n'avait pas autour de lui la moindre affection sérieuse. De plus, il ne s'était créé aucune occupation, ce qui rendait son existence vraiment insupportable. Il se sentait complètement inutile et isolé au milieu de ce grand Paris dont la vie brillante l'avait un moment séduit, et il ne comptait pas parmi ses nombreux compagnons de plaisir un seul ami sincère; en effet, ceux qui formaient sa société habituelle étaient ou des égoïstes ou des pique-assiettes. Les uns ne pensant qu'à leur propre satisfaction et ne se souciant pas de lui, les autres l'accablant de prévenances pour profiter de son bien-être ou pour lui emprunter de l'argent qu'ils ne rendaient jamais.

Or, sous une apparence légère et frivole, James était un garçon réfléchi qui ne manquait pas de cœur, et lorsqu'il examinait froidement sa situation, il se trouvait le plus à plaindre des hommes. Il enviait, par moments, le sort des plus humbles se disant avec raison, qu'un pauvre ouvrier content de peu, est infiniment plus heureux qu'un riche oisif qui ne sent dans son entourage que flatteries, adulations, jalousies et basse cupidité.

Ayant inutilement gaspillé des sommes énormes, James Kidston abandonna brusquement les fêtes mondaines dont il avait si souvent été le héros, pour se livrer à de solitaires promenades pendant lesquelles il méditait sur l'étrangeté de son cas. Tant de gens auraient voulu être à sa place, et lui se trouvait si infortuné...! Il parcourait tristement les rues de Paris, vêtu sans recherche, demandant au hasard de lui procurer quelque distraction inattendue : il y a tant à voir dans la grande

ville pour quiconque observe et raisonne qu'il finit par goûter à ces excursions un extrême plaisir. Il eut ainsi l'occasion de faire quelques bonnes actions dont le souvenir lui était doux. Ce n'était plus par les quêtes, par les brillantes kermesses, par les ventes de charité à grand fracas qu'il distribuait ses aumônes; il ne donnait plus à quelque belle dame patronnesse un billet de cent francs contre un bouquet de violettes de deux sous; mais il avait cette joie bien autrement émouvante de glisser une pièce d'or dans la main de l'ouvrier sans travail qu'il rencontrait un soir exténué de faim et de fatigue, ou encore il posait délicatement dans la sèble d'un vieil aveugle une pièce de cinq francs qui réveillait le bonhomme et faisait grogner son caniche... D'autres fois encore, il se rendait dans les quartiers les plus misérables et sous un prétexte quelconque visitait quelque cité de chiffonniers, se renseignant adroitement sur le nom des familles les plus nombreuses ou les plus indigentes. Et le lendemain les braves gens tout surpris, recevaient des provisions, des paquets de linge et de vêtements comme si une fée bienfaisante avait touché de sa baguette leur branlante maison. Tous ces bienfaits conservaient un caractère anonyme, Kidston se jugeant suffisamment récompensé par la satisfaction de sa conscience.

Un 24 décembre, le jeune homme errait à l'aventure dans le quartier si vivant et si fréquenté de la Bourse; il fut tout étonné d'y découvrir une rue déserte et sombre... (Paris a de ces contrastes qui sont, du reste, un de ses charmes). Comme il flânait, le nez au vent, il avisa un écriteau au-dessus d'une petite porte : *Chambre de garçon à louer*, et poussé par je ne sais quelle curiosité subite il demanda à visiter.

Evidemment c'était chose nouvelle pour lui. Quoique familiarisé avec les misères de la banlieue et des arrondissements excentriques, il ignorait au cœur même de la capitale les rues froides, les escaliers obscurs avec des marches glissantes d'humidité, les longs couloirs tortueux à peine éclairés par des chûssis noirs de poussière, enfin l'horreur finale de la chambre du cinquième avec sa *tabatière* qui ne laisse apercevoir qu'un petit carré de ciel bleu. Il était monté lentement, tout à sa rêverie, se demandant comment des êtres civilisés peuvent supporter une telle détresse. Une fois lâchant il fut navré de ce que lui raconta la concierge, une vieille à bonnet de crêpe dont l'aspect si-

nistre complétait la tristesse du tableau. Elle parlait avec pitié du dernier locataire « un jeune homme qu'a zévu des malheurs et à qui que *mossieu le propriétaire* a fini par donner congé vu que voilà six mois qu'il a pas pu donner un radis ! » Kidston posa quelques questions. Qui était-il ? Que faisait-il ? « Ah ! Seigneur Dieu ! s'il avait seulement un métier, s'exclama la brave femme ravie de trouver un auditeur aussi complaisant, mais c'est un garçon qui passe son temps à regarder la lune dans les nuages et à écrire ce qu'il en pense dans des livres ! Il fabrique de ces manigances en vers qu'on appelle, je crois, de la poésie ! Vous savez, moi, je suis pas bien instruite alors j'y connais pas grand-chose, mais mon p'tit-fils Ugué qu'a passé son certificat d'études vous le dirait bien, lui, s'il était là ! Enfin, M. Albert de Landas, un chic nom, pas vrai ? compose des choses comme qui dirait des cantiques avec le même mot à la fin pour que ça sonne mieux *quan* on les récite... Mais j'crois qu'on les récite pas souvent vu que m'sieu Albert a pas d'argent pour les faire imprimer... Ah ! et puis... onsqu'il a du talent c'est dans les histoires de chien égaré, de cheval enballé ou de perroquet qui s'envole. Autrefois avant qu'il attrappe sa *bronchique pulmonaire* qui l'a mis à deux doigts d'être mort j'ai fait ça dans un journal *quotidien* qu'i m'apportait tous les soirs... qu'on dit même qu'i gagnait bien d'argent à ce moment-là... et le p'tit... Ugué, me lisait ça en rev'nant d'école... c'était si tellement beau que j'en pleurais d'attendrissement. Y avait surtout une histoire, une fois, d'une simple concierge comme je suis qu'avait perdu son serin à quoi qu'elle tenait comme je tien à Minette. Eh ben ! trois jours après un garçon pâtissier y rapportait dan un panier... Non ! c'que c'était émouvant, vous vous le figurez pas !... »

Etourdi par le bavardage de la bonne dame, James avait jeté les yeux autour de lui...

L'inventaire n'était pas difficile à faire : un lit de sangles avec de minces couvertures, une table boiteuse avec pot à eau et cuvette, une chaise de paille, des manuscrits empilés sur une planche.

Point de vêtements pendus, le locataire portant hélas ! sur lui toute sa garde-robe. Seule une paire de chaussures éculées qui avait vaillamment servi son maître, se tenait dans un équilibre douteux devant la cheminée où elle semblait implorer la générosité du petit Noël.

La portière entreprenait maintenant l'éloge de celui-ci : « un garçon si rangé, si poli, honnête avec tout le monde et n'ayant jamais un mot plus haut que l'autre, s'intéressant à autrui plus qu'à lui-même... »

James dut user de ruse pour accomplir un

projet fantaisiste qui lui était venu en tête ; il assura que la crémaillère du vitrage fonctionnait mal et que l'air froid pénétrant dans la chambre la rendait inhabitable... la bonne vieille grimpa lestement sur l'unique chaise pour se rendre compte, et pendant ce temps, tremblant comme un voleur, le jeune homme enfouça dans chaque soulier une liasse de billets de banque...

Quelques minutes après, il prenait congé de la concierge qui n'avait rien vu, promettait de revenir le lendemain et remettait 50 francs à la brave femme qui n'en pouvait croire ses yeux.

« Que vous êtes donc généreux, mon bon monsieur ! s'écria-t-elle ; depuis quarante-sept ans que je suis dans la maison j'ai jamais vu chose pareille... ! C'est si bon, au moins, de trop pour votre bourse... ? Fant pas gaspiller, vous savez... ça mène à rien. Ainsi, monsieur de Landas ne serait peut-être pas où il est s'il avait moins donné à tout un chacun... j'y disais souvent : faut s'garder une poire pour la soif !... mais il était trop bon... i m'écoutait pas... Et c'était toute la sainte journée une procession de quémandeux à qui i donnait des dix sous et des vingt sous... ! Un si bon garçon... ! Et puis... quoi qu'i va faire maintenant, démoli comme il est par sa maladie... ? il a seulement pas la force de tenir un brin son parapluie... ! »

Le lendemain James Kidston baillait comme à l'ordinaire à son cercle, lorsqu'il déploya distraitement le journal quotidien dont lui avait parlé la vieille concierge. Il y lut avec une douce émotion l'annonce suivante :

— Albert de L., publiciste, adresse ses remerciements les plus sincères au généreux étranger qui l'a secouru. Il espère pouvoir considérer comme un prêt la somme qui lui a été laissée d'une manière si délicate sous forme de cadeau de Noël ; mais lors même qu'il l'aura remboursée, il se croira encore attaché à son bienfaiteur par les liens d'une éternelle reconnaissance. —

Cette noblesse de sentiments enchantait James. Il ne put s'empêcher d'établir mentalement une comparaison entre les gens du monde désœuvrés et incapables dont il était entouré, et ce jeune artiste luttant courageusement contre les difficultés de la vie à la poursuite d'un idéal.

« J'espère avoir trouvé un véritable ami, se dit-il ; je ne serai plus comme par le passé un paresseux et un inutile, car je suivrai son exemple en donnant un but louable à mon existence. »

Et il tint parole. Il avait enfin découvert le secret du bonheur au fond des vieux souliers de Noël.

M. H.

LES

TIMIDITÉS DU CAPITAINE BELLORMEAU¹

— Peste ! quel homme occupé vous faites, monsieur le gouverneur, fit Hurtebise : toujours des missives, cela me rend jaloux, moi qui n'en reçois pas six par an, sauf des billets de réclamations des créanciers, fournisseurs ou usuriers... !

— Comme moi, naguère, fit Bellormeau en souriant, tout change... ! Vous permettez ?

— Je vais surveiller l'exercice de mes hommes, qui s'endorment un peu trop ici, monsieur le gouverneur. Je ne veux pas offenser votre ville, mais nous baillons fort, mes hommes et moi, nous comptons que les Espagnols nous fourniraient quelques distractions et l'on dirait que cette année nous n'aurons qu'à encillir des bleuets dans les blés.

M. de Hurtebise parti, Bellormeau fit sauter les cachets des lettres. Toutes deux étaient de M. de Malicorne, qui depuis quelque temps acablait le capitaine Bellormeau de sa prose.

Une heure à peine avant son brusque départ de Paris, était parvenu au héros de Landrecies une lettre de M. de Malicorne, dont il suffit de citer le paragraphe essentiel pour faire comprendre sa satisfaction.

... « Ayant pris le temps de réfléchir sur la demande si flutieuse que vous nous avez faite récemment (un an ou treize mois auparavant) de la main de notre fille Laurette de Malicorne, M^{me} de Malicorne et moi sommes heureux de pouvoir vous dire que les convenances nous paraissent aujourd'hui suffisamment réunies, comme nous n'avons jamais douté qu'elles le seraient un jour... Ainsi donc les portes de notre hôtel vous sont grandes ouvertes ; soyez assuré que M^{me} de Malicorne et moi nous éprouverons grand plaisir à vous voir, j'en ai d'ailleurs beaucoup à causer avec vous de choses sérieuses... »

La lettre se terminait par une invitation à dîner. On dinait beaucoup et bien chez les Malicorne qui relevaient leur noblesse de fraîche date par une table excellente et une cave noblement garnie. Mais Gaspard de Bellormeau obligé de partir, avait pu seulement griffonner un billet d'excuses où il laissait malgré lui

percer sa stupéfaction du revirement de la famille Malicorne.

Une autre lettre des Malicorne, en réponse à son billet, était parvenue à Gravelines. M. de Malicorne disait son chagrin du contre-temps, mais comptait qu'aussitôt après avoir pris possession de son gouvernement et dès que le service du roi le permettrait, son futur gendre s'empresserait d'accourir à Paris... « où madame de Malicorne et moi, sans oublier mon beau-frère Grabel, nous serons heureux de... etc., etc... »

Dans la première des deux missives qu'on venait de remettre à Bellormeau, M. de Malicorne s'étonnait de ne pas l'avoir vu encore prendre un petit congé pour venir à Paris et il renouvelait ses assurances de bon accueil, terminant par l'habituel : « Madame de Malicorne et moi, sans oublier mon beau-frère Grabel, nous serions charmés de... etc... etc... »

La seconde missive fit sauter M. de Bellormeau.

M. de Malicorne le pria de ne pas se hâter de prendre un congé, l'engageait, au contraire, à rester à Gravelines et lui annonçait qu'un cours d'un petit voyage à sa terre de Malicorne, au dessus d'Amiens, lui pousseait très prochainement jusqu'à Gravelines pour lui faire une petite visite, en son gouvernement, avec M^{me} et M^{lle} de Malicorne, « sans oublier mon beau-frère Grabel venu avec nous pour arrangement de quelques petits procès avec des voisins de Malicorne... »

— Oh ! fit Bellormeau regardant tout effrayé autour de lui, comment faire ? Ce vieux logis est vaste mais bien vide et bien délabré, je suis campé plutôt que logé, car je n'ai guère eu jusqu'ici le temps de songer à meubler mes appartements...

— Vite ! sergent Bellehumeur ! Pépin Lormel ! tout le monde ! Où sont-ils donc ? Il faut que je reçoive le mieux possible mon beau-père, ma belle-mère et ma fiancée... Vertue ! pourvu que j'aie le temps !

Bellehumeur ! Dépêchons ! Qu'an moins je fasse bonne impression sur M. et M^{me} de Malicorne... qu'ils me voient dans la splendeur

1. Voir les n^{os} 1, 2 et 3 du *Petit Français illustré*.

de cet nouvelle situation, avec une installation présenteble.

Quelle aventure ! Voilà un monde timidé qui me reprend... Oh les mettra-t-on ! Dans l'ade droite du logis ? Ce sont les appartements d'honneur... ou, mais il y a un trou au plafond de la plus belle chambre, pas de meubles et quelques rats sans doute... Le plus presse c'est le plafond et les meubles... Pour les rats on s'arrangera après !

Pépin Lormel se présenta

— Avance ! dit Belleormeau, tu as vu le corps de logis à droite ?

cuisinière et tu me l'amèneras... je la réquisitionne ! Va ! nous songerons ensuite au mobilier ! Dépêche-toi donc ! Cours donc ! Envoie-moi le sergent Bellehumeur !

Le sergent Bellehumeur justement se présentait à la porte, suivi d'un paysan horriblement boueux et sale.

— Monsieur le gouverneur, dit Bellehumeur, voilà un homme de la campagne qui prétend avoir quelque chose de particulier à vous dire.

— Bon ! pensa Belleormeau sans se retourner, pourvu que ce ne soit pas encore un con-



L'HOMME FENDIT DELICATEMENT LA MICHÉ DE PAIN.

— Oui, monsieur le gouverneur, répondit Pépin, mais je préfère le gauche, je m'y trouve mieux, il y moins de courants d'air...

— Il ne s'agit pas de toi ! c'est pour loger mon futur beau... des personnes de distinction... Tu vas t'occuper immédiatement des réparations urgentes, boucher les trous, supprimer les courants d'air, etc... si tout n'est pas fait ce soir, je t'expédie à Belleormeau.

— Ce sera fait, monsieur le gouverneur, mais je n'aurai pas le temps de m'occuper de la cuisine, on fera des bêtises !

— C'est vrai, corbleu ! la cuisine, je n'y pensais pas ! Et M. de Malicorne qui est fine bouche ! Eh bien, en outre, tu me dénicheras dans les auberges de Gravelines la meilleure

sin de Lièbas... Plus tard, demain, je n'ai pas le temps ! Pépin Lormel, vas-tu te dépêcher d'exécuter mes ordres... ? Je suis très occupé, Bellehumeur, renvoie ton homme...

— Service du roi ! dit le paysan s'avançant malgré le sergent Bellehumeur, ordre de M. le cardinal !

— Oh ! oh ! exclama Belleormeau sursautant, pendant que Bellehumeur et Pépin Lormel regardaient avec surprise l'homme qui, tout à coup, changeait d'allures.

De la main, Belleormeau fit signe au sergent et à Pépin de sortir. Le paysan semblait à bout de souffle et s'appuyait contre le mur pour ne pas tomber ; après avoir hâleté un peu, il tira d'un bissac qu'il avait en bandoulière une grosse miché de pain très noir et

peu appétissant qu'accompagnaient quelques saucisses.

— Eh bien! fit Bellormean étonné.

— Voilà, monsieur le gouverneur.

L'homme prit un couteau, fendit délicatement la mie de pain et en tira une lettre pliée et repliée, pas beaucoup plus large que le cachet rouge qui la fermait.

— Ordre de M. le cardinal! dit l'homme, je galope depuis Paris sans avoir pris plus de quelques heures de repos et, pendant la der-

Il rompit le cachet et lut rapidement ce qui suit :

« Ordre à M. de Bellormean de mettre la place de Gravelines en état de résister à toute attaque ou surprise de l'ennemi, d'inonder immédiatement les abords de la place en rompant digues et portes des canaux, de couper sur l'heure même qu'il ouvrira cet ordre toutes les communications de la ville. Le gouverneur est averti d'avoir à craindre les pièges de



LES APPROCHES DE GRAVELINES.

nière partie de ma route, j'avais à ouvrir l'œil pour éviter la rencontre possible de hâtifs d'estrade espagnols... On a signalé à M. le cardinal du mouvement dans les lignes ennemies, la campagne va se renouveau. Attendez-vous à la reprise rapide des hostilités!

— Ah! ah! dit Bellormean qui, très minutieusement, examinait le cachet de la missive.

— N'ayez aucune défiance, monsieur de Bellormean; vous me connaissez, vous m'avez vu chez M. le marquis de Bury.

Bellormean regarda le messager du cardinal.

— En effet, je vous reconnais maintenant, c'est bien; vous étiez parfaitement déguisé.

l'ennemi et de se défier de ses émissaires et de ses espions, qu'il devra traiter sans merci selon les lois de la guerre.

« Ordre de garder la place à tout prix; le roi compte sur M. de Bellormean pour lutter sur sa dernière pierre, jusqu'au dernier homme, sans attendre ni espérer de secours.

« JULES MAZARIN. »

— Bon! pensa Bellormean, voilà M. de Malicorne, M^{re} et M^{re} de Malicorne fort empêchés pour arriver à Gravelines maintenant! Ils vont bien vite rebrousser sur Paris aux premières nouvelles de guerre! Ouf! je respire!

(A suivre.

A. R.



Dragons et loups. — Les loups étaient fort nombreux en France, il y a deux siècles. Près de Pontarlier, un soir d'hiver, à la fin du règne de Louis XIV, une nuée de ces carnassiers attaqua un détachement de dragons qui traversait un bois. Les dragons en massacrèrent plusieurs centaines, mais ils finirent par être accablés sous le nombre, et ils furent dévorés, ainsi que leurs chevaux, et il y eut longtemps, à l'endroit où le fait s'était passé, une croix portant une inscription racontant les choses en détail.

Police islandaise. — Les habitants de l'Islande ne savent pas, depuis bien longtemps, ce que c'est qu'un assassinat, ou un vol. La force publique se compose, dans l'île entière, d'un seul homme, qui n'a absolument rien à faire. On l'a choisi grand et fort, et on lui a mis un bel uniforme, simplement pour qu'il figure les « déploiements de troupe » dans les cérémonies officielles de la capitale.

L'arbre à miel. — Dans les îles de la Sonde, et particulièrement à Sumatra et à Bornéo, on trouve des arbres qui se dressent au-dessus de tous les autres à une hauteur dépassant parfois 30 et 35 mètres. On les appelle arbres à miel parce que les abeilles cachent leur miel dans leurs branches et qu'ils deviennent ainsi une source de revenus. Il n'est pas facile d'abattre ces arbres; aussi les planteurs ont-ils recours à un procédé ingénieux pour les faire disparaître : ils empiètent du bois autour de l'arbre condamné, à une hauteur de 3 mètres, puis ils y mettent le feu qui a beaucoup de peine à pénétrer l'écorce, presque ininflammable et à parvenir au bois lui-même. L'arbre brûle à la façon d'un cigare; sa combustion dure de 4 à 12 jours; le colosse s'abat avec un craquement que l'on entend souvent à 2 kilomètres de distance, faisant trembler le sol à plus de 100 mètres à l'encontre.

Une maison en aluminium. — C'est à Chicago qu'on a commencé à construire la première maison en aluminium. Elle est formée d'un bâtis en fortes poutres de fer avec

garnissage en plaques d'aluminium ou plutôt d'un bronze formé de 20 parties d'aluminium et de 10 parties de cuivre. L'édifice aura une hauteur de 64 mètres et comportera 17 étages; sa façade sera formée de plaques de 5 millimètres d'épaisseur, soigneusement polies.

Chansons de Peaux-Rouges. — Les Peaux-Rouges ne connaissent pas la musique écrite, mais comme tous les primitifs, ils jouissent d'une excellente mémoire, et chacun d'eux retient plusieurs centaines de mélodies. Les voix les plus fréquentes sont celles de baryton et de mezzo-soprano. Celles de ténor, basse, contralto et soprano, sont très rares. Tous les chœurs sont chantés à l'unisson, les femmes accompagnant les hommes en prenant les notes un octave plus haut.

On chante surtout la bouche fermée, ce qui donne un son analogue à celui du violoncelle. Presque jamais l'on ne prononce les « paroles ». Comme vous êtes bavards, vous autres Blancs, s'écrient les Peaux-Rouges; il faut que vous parliez en chantant, et quand les mots vous manquent, vous voilà à faire des *loutou* et des *trala!*

Babylas valet de chambre. — Avez-vous persé, lui demande son maître, à renouveler l'eau des poissons rouges que j'ai apportés hier?

— Pas de danger, monsieur : ils n'ont pas encore bu celle que vous leur avez versée hier soir.

RÉPONSES À CHERCHER

Question d'histoire. — Par qui fut instituée en France la première bibliothèque permanente?

Anagramme.

Étant l'ouvrage de l'abeille
Sur la fleur
Et lieu d'où charme l'oreille
L'orateur,
Je suis encore mécanicien
Que l'eau meut
Et coquillage conique
Si l'on veut.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 3

I. — Question de droit usuel.

Un traité loéain est celui où l'une des parties s'attribue injustement et sans aucune réciprocité des avantages exagérés. Ce terme de la langue du droit est une allusion à la fable bien connue de « La Part du Lion ». Phédrus avait écrit ce sujet que l'on retrouve dans une épitome de « Roman du Renard ». Notre Lafontaine en a fait sa fable (L. I, VI). La gousse, la chevre et la larche au socle avec le lion

Les parts étant faites, le « her lion »
Prêt pour lui la première en qualité de sire,
« Elle doit être à moi, dit-il, et la raison
C'est que je m'appelle lion »

A cela l'un n'a rien à dire
La seconde par droit ne doit déchoir encore
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends le triompher.
Si quelqu'un de vous louches à la querelle
Je l'étranglerai tout d'abord, »

II. Accident à réparer.

Tout vient à point à qui sait attendre

Mythologie amusante.



Au commencement, nous racontent les Grecs et les Romains, les éléments étaient horriblement confondus. Cependant deux divinités se détachèrent des ténébreux. Le CRAN tellement difforme, tellement laid, que nous n'osons le représenter ici, et la NEVE, belle dame vêtue d'un long et sombre manteau tout constellé d'étoiles d'or.

Puis le DRYTES, fils des deux premiers, parut à son tour. Propriétaire d'une urne dans laquelle s'agitaient les destinées humaines et d'un gros livre où étaient inscrits les décrets, ce céleste individu bien de sa gracieuse parolais, sembla à tout vent la bonne et surprenant la nouvelle aventure.



A quelque temps de là, plusieurs dieux frères et qu'on appelle les Titans, se disputèrent la couronne de l'Olympe; l'un s'appela TITAN. Le frère aîné eût le sceptre à SATURNE son cadet, mais à une condition extraordinaire Saturne devait dévorer ses propres enfants. CYBÈLE, déesse de la terre et femme de Saturne sauva l'un de ses rejetons, le petit JUPITER, qu'elle emporta dans l'île de Crète, après avoir donné en son lieu et place à Saturne une pierre emmaillottée comme un pouce que le dieu glorieux avala sans méfiance. PLUTON et NEPTUNE, furent également sauvés par leur mère.



SATURNE eut une triste fin. Sur ses vieux jours, il fut précipité dans l'enfer (Tartare des anciens) par son fils JUPITER devenu roi de l'Olympe.